



12 août 1888 – New York Tribune

UNE CONVERSATION AVEC BLONDIN. COMMENT LE FUNAMBULE APPARAÎT. IL PRÉFÈRE AUJOURD’HUI L’ARGENT À LA GLOIRE. – QUELQUES-UNS DE SES EXPLOITS AUDACIEUX

« Si on voulait me payer, je traverserais à nouveau le Niagara, mais pour la gloire, j’en ai assez ! »

Bien sûr, un seul homme au monde pouvait tenir une telle remarque, et bien que ce soit un privilège d’avoir accompli ce qu’aucun être humain n’a jamais fait depuis la nuit des temps, Jean François Blondin semble en quelque sorte s’être lui-même dépassé. À l’apogée de son audace, il marchait sur ce chemin étroit de chanvre au-dessus des eaux tourbillonnantes, si loin en contrebas que les rives américaines et canadiennes apparaissaient noires de spectateurs, le souffle coupé. Aujourd’hui, revenu en Amérique après des décennies, exhibant un courage encore plus étonnant à 65 ans, il ne suscite qu’un léger intérêt parmi les visiteurs du Sea Beach Pavilion à Coney Island.

Triste conséquence d’une ancienne gloire ! Il n’est donc pas étonnant qu’en vieillissant il se soucie moins « de la gloire » et envisage plutôt le gain financier que ses solides jambes et ses nerfs d’acier peuvent lui rapporter. Il existe une même dissonance entre Blondin perché sur son fil et l’homme qui foule la terre ferme. De loin, vêtu de vêtements moulants, adouci par la distance, son physique prenait un aspect quasi héroïque malgré son abdomen proéminent. Droit comme un Indien corbeau, immobile comme la statue de Memnon, il attendait que la fanfare sur le portique du Pavillon entonne un air tumultueux. Saisissant alors son long bâton d’équilibre, il avançait hardiment, le corps élastique, sur la corde. Les cordes de ses bras et de ses jambes étaient saillantes, ses cheveux semblaient ébouriffés par le vent, et son regard, droit devant lui, était aussi ferme et assuré que le visage impassible du Destin.

« LA DISTANCE DONNE DE L’ENCHANTEMENT. »

Mais sur la terre ferme ! – hélas, il est dépouillé de tout cela. Lorsqu’il sortit de la tente, toute défraîchie, au pied du mât après son numéro, il apparut comme un homme d’âge mûr, trapu, vulgaire au sens d’un petit politicien de quartier : yeux bleu pâle à minuscules pupilles, nez un peu tordu, et sous la moustache mal teintée, les dents brillantes mais non esthétiques. Non, Blondin n’est pas héroïque sur le sol, même si la poitrine de son habit noir était orné de dizaines de médailles d’honneur. Pourtant, dans ce caractère bourgeois du funambule, il y a quelque chose d’attirant. Sa conservation exceptionnelle, l’agilité qui prête à ses six décennies et demie la vigueur robuste de la jeunesse, témoignent de sa vie modérée et rigoureusement réglée.

Le matin, il prend un petit-déjeuner d'œufs et de vin ou quelque chose de tout aussi léger, puis ne touche à rien jusqu'à sa prestation du soir, après laquelle il dîne copieusement et prend le temps de siroter, entre amis, un cordial dans une atmosphère paisible et détendue. C'est ainsi que je l'ai vu au restaurant Hertzberg. À ses côtés : son impresario italien, Palavicino, une demi-douzaine de journalistes, son fils Henry, jeune homme modeste de vingt-sept ans, et une dame en velours bleu layette et marron portant de petites cornettes en boucles d'oreilles. Cette dame est l'épouse actuelle de Levy, le corniste. La fanfare jouait « En revenant de la Revue », et une atmosphère de bonne humeur et de cordialité se ressentait immédiatement, tandis que les yeux bleu pâle de Blondin pétillaient. Il applaudissait avec ferveur à la fin, les mains ornées de grosses bagues. Il répondait, avec simplicité et décontraction, à la petite batterie de questions qui lui était posée.

« Ressentez-vous une faiblesse dans vos forces ? »

« Aucune. Rien de ce que j'ai fait, je ne saurais le faire tout aussi bien aujourd'hui », répondit Blondin, en français. « Je suis un peu plus lourd, mais je me sens aussi actif que jamais. »

« Consommez-vous des stimulants ? »

« Non. Rien de plus qu'un verre de liqueur après le dîner. Le mouvement du bras aide un peu, bien sûr, pour marcher sur la corde, comme pour toute autre démarche. Mais je n'ai jamais utilisé de stimulants et mon alimentation reste très modérée et simple. »

UNE POSITION DIFFICILE RAPPELÉE

« N'avez-vous jamais ressenti de trépidation sur la corde ? »

« Non. Bien sûr, il y a une certaine tension nerveuse, mais je suis aussi calme que je le souhaite. Je n'ai jamais eu d'accident ni été blessé. Une ou deux fois, j'ai perdu ma chaise : c'était au Niagara. Parfois, une partie du matériel ou les câbles ont lâché, mais je n'ai jamais été blessé. La corde est toujours soigneusement testée. Celle-ci peut supporter quarante tonnes, je ne risque pas de la rompre. Mon fils supervise désormais tous ces détails, et j'ai une confiance totale dans la sécurité. »

« Alors, certains numéros ne sont-ils pas plus difficiles que d'autres ? »

« L'équilibrage de la chaise demeure le plus délicat pour l'équilibre. Mais le vélo est le plus dangereux, car en cas de chute le rétablissement est quasi impossible. »

« Comment savez-vous que la chaise est bien centrée ? »

« Je ne suis pas trop pointilleux, pourvu que mon centre de gravité soit précis. Je le sens à mes épaules et à mon bâton d'équilibre. Un ressenti interne m'assure que c'est bon. »

« En portant quelqu'un sur votre dos, êtes-vous indifférent à la personne, ou choisissez-vous un volontaire formé ? Je suppose qu'ils ne sont pas nombreux à oser ? »

« Oh, si ! Beaucoup sont prêts à tenter l'expérience. Je porterais n'importe qui, s'il a du cran. Mais dès que je vois quelqu'un trembler ou avoir le vertige, je le déconseille. Même sanglées, leurs jambes pourraient lâcher s'ils s'évanouissaient et tomber en arrière. Le mât bouge un peu, et le vertige se révèle rapidement. Je porte souvent mon fils, bien que son épouse s'y oppose formellement. C'est pourtant parfaitement sûr : je suis moins dangereux qu'un wagonnet sans freins. »

MARCHER À DIFFÉRENTES HAUTEURS

« Votre vie est-elle assurée, Monsieur Blondin ? »

« Non. Aucune compagnie n'accepte un tel risque. »

« Quand vous avez traversé le Niagara, le grondement de l'eau ne vous a-t-il pas inquiété ? »

« Non. Durant les quinze jours précédant la traversée, j'allais regarder l'eau déferler : cela ne m'a jamais gêné. Ici, à Coney Island, certains amis m'ont monté en haut de la tour pour me demander si la hauteur ne me faisait pas peur. Je marcherais à n'importe quelle hauteur de la même façon. Le vrai défi est de tendre la corde solidement si haut. Au Crystal Palace, j'étais à 145 pi, en Russie à 125 pi. Mais à Saint-Pétersbourg, c'était pire : il faisait si froid que je tenais à peine le bâton et des flocons me brûlaient le visage. L'impératrice m'avait déconseillé de tenter le numéro, mais je ne voulais pas renoncer pour si peu. »

« Avez-vous déjà modifié votre méthode ? »

« Non. Ma méthode découle de l'expérience plutôt que de la théorie. J'ai commencé enfant. Il existe un don pour le funambulisme comme pour tout autre art. Je pense l'avoir », dit Blondin modestement. « Mon fils, bien qu'il sache traverser une corde, n'est pas funambule de métier. C'est un bon athlète polyvalent, mais son talent ne réside pas là : il préfère se faire porter sur mon dos plutôt que de marcher lui-même. »

BLONDIN VU DEPUIS LA CORDE

Quand Blondin traversa la corde pour la première fois, il portait un accoutrement mi-romain toge, mi-Indien sauvage, et arborait une plume de coq sur son casque. Son allure rappelait celle d'un coq de basse-cour : nerveuse, jambe relevée haut, posture de minuet lente et gracieuse. Il avançait pied tendu, le muscle crispé, en saisissant la corde. Avec cette allure, il mettait cinq minutes pour traverser, tandis que sa démarche plus rapide ne lui prenait qu'un peu plus d'une minute. Il fixait la corde à une trentaine de pieds devant lui.

« **Quel poids fait votre bâton ?** »

« Celui d'aujourd'hui pèse vingt-huit livres. J'en ai déjà utilisé un de trente-six livres. Sur le Niagara, j'en portais un de trente-quatre livres. Si je transporte un homme lourd, j'aime un bâton plus lourd, comme on peut l'imaginer. Mon fils pèse environ 150 livres. »

« **Avez-vous déjà ressenti une hostilité envers le funambulisme ?** »

« À Rome, oui. Antonelli refusa catégoriquement que je marche. Il croyait que c'était un défi à la Providence. Mais Pie IX insista pour que je marche. La corde était tendue dans le Campo Pretoria, au sein des jardins du Gouvernement. Le cardinal de Méorde, alors ministre de la Guerre, était présent, ainsi que 42 000 personnes, dont la Cour pontificale. Tous les magasins étaient fermés, c'était une immense fête. »

Blondin est né près de Calais, mais n'y est jamais retourné et n'y a jamais marché. À son arrivée en Amérique, sa première tournée fut sous contrat avec les célèbres Ravels.

« **Quel nom de scène utilisez-vous ?** » demanda Gabriel Ravel.

« Je m'appelle Jean François Gravelet. Je n'ai pas de nom de scène. Mais on appelait mon père Blondin dans l'armée à cause de son blond très clair. »

« Blondin fera parfaitement l'affaire », répondit Ravel. Depuis lors, Gravelet est Blondin, et son fils porte lui aussi ce nom. L'histoire de ses débuts, quoique digne des contes des Mille et Une Nuits, reste vraisemblable et sans doute plus authentique que bien des récits fabuleux. À quatre ans, alors que sa sœur exécutait un numéro de funambule sur une corde tendue jusqu'au sommet du chapiteau, le petit Blondin grimpa instinctivement pour la secourir : son premier pas sur le chemin étroit de chanvre qui le conduisit à la renommée. Jolie histoire, qu'elle soit vraie ou non.